

Eloge de M. Paolo Rossi, lauréat de la médaille 2002, par le Prof. Jean-Claude Pont



J'ai le plaisir et l'honneur, au titre de président de la commission du *Prix et Médaille Marc-Auguste Pictet*, mais aussi à celui d'ami des donateurs Monique et Jean-Michel Pictet, de prendre la parole pour cette circonstance, qui est réjouissante pour plusieurs raisons.

L'une de ces raisons est liée à l'unité *Histoire et Philosophie des Sciences* que je dirige. La création du *Prix* a en effet pratiquement coïncidé avec celle de notre unité (qui est sur le point de fêter son troisième lustre), création qui s'est faite dans une université qui n'avait pas de tradition institutionnelle en ce domaine. L'existence du *Prix*, le prestige du savant qui lui a donné son nom, la réputation de la famille qui s'y est engagée ont beaucoup fait pour rassurer un monde universitaire, parfois perplexe et qui en était souvent à se demander à quoi nous pouvions bien servir.

Le *Prix & Médaille Marc-Auguste Pictet* nous a permis de rencontrer des chercheurs de premier plan, d'établir avec eux des contacts fructueux, à preuve la présence ici ce soir de trois lauréats qui ont par la suite participé activement à nos enseignements et à nos travaux: MM. Oliver Darrigol, Jean-Louis Fischer et Antonello La Vergata. Et j'aurai une pensée émue pour Jacques Merleau-Ponty, qui fut le premier à nous apporter cette aide, Jacques Merleau-Ponty qui fut aussi récipiendaire de la médaille Marc-Auguste Pictet, dont j'ai fait l'éloge ici-même naguère et qui vient de nous quitter. A preuve aussi la présence à cette cérémonie des participants au colloque «Pour connaître le XIXe: Science et Philosophie des Sciences à la fin du siècle», que nous avons choisi d'organiser simultanément avec la remise de la médaille Marc-Auguste Pictet.

J'en viens plus directement à l'objet de notre cérémonie. Nous avons choisi comme thème pour le *Prix* 2002, l'histoire de la météorologie et de la climatologie. Malheureusement, dans les travaux reçus, les bons étaient hors sujet et ceux qui étaient dans le sujet n'avaient pas l'envergure qui les rendraient dignes du prix. Notre commission a donc proposé au comité de la SPHN de renoncer pour cette année à le distribuer. Restait la médaille qui n'est pas liée au thème du *Prix* et que le règlement nous autorisait à décerner. S'il existe aujourd'hui sur la planète plusieurs chercheurs dignes de cette médaille, le nom de Paolo Rossi s'est imposé,

pratiquement d'emblée.

Paolo Rossi, de votre biographie, je ne retiendrai que ceci:

Vous êtes né à Urbino en 1923, vous avez obtenu une licence et un diplôme d'études avancées en Philosophie. Vous avez été professeur ordinaire d'Histoire de la Philosophie aux Universités de Cagliari, Bologne et Florence. De 1980 à 1983 vous avez présidé aux destinées de la Société Philosophique Italienne, de 1983 à 1990 à celles de la Société italienne d'Histoire des Sciences. En 1985, la «Sarton Medal» pour l'Histoire des Sciences vous a été attribuée par la «History of Science Society» (USA). Vous avez dirigé la publication des cinq volumes de *Storia della scienza moderna*, puis le traité en quatre volumes, *La filosofia*. Votre bibliographie compte en outre quelque deux cents essais et articles.

Votre oeuvre, Paolo Rossi, est multiple et variée. Vous avez apporté à l'histoire des sciences ce supplément d'âme qui vient de la philosophie et vous l'avez fait d'autant mieux que vous êtes philosophe par la formation et par la vocation.

Lorsque Jacques Le Goff est chargé par plusieurs éditeurs de diriger la collection «Faire l'Europe», avec la mission redoutable de répondre aux questions «Qui sommes nous? D'où venons-nous? Où allons-nous?» à l'intention de ceux qui ont la responsabilité précisément de «faire l'Europe», il choisit, comme il l'écrit «les meilleurs historiens actuels, européens ou non, déjà reconnus ou non»; pour la naissance de la science moderne c'est Paolo Rossi qu'il retient. Ce choix suffit à dire la pertinence de vos travaux et la grandeur de votre réputation! Cela nous a valu *La naissance de la science moderne en Europe*, qui a été traduit en français et que nous sommes nombreux parmi les enseignants de l'histoire des sciences à utiliser comme manuel.

Comme vous aimez à le dire, vous avez consacré les meilleures années de votre vie à l'étude des rapports entre la magie et la science, au temps de la naissance de la science moderne. Un autre élément de votre biographie, soit dit en passant, vous rapproche symboliquement de cette époque de la naissance de la science moderne: votre nomination en 1992 au titre de membre de l'Académie des *Lincci*, prestigieuse institution créée en 1603 et qui compta notamment Galilée parmi ses membres.

Avant de dire quelques mots de votre oeuvre, j'aimerais aussi relever vos qualités de dynamisme, d'animateur et de pédagogue. Ce ne sont pas ceux qui ont entendu hier la conférence de votre élève Antonello La Vergata qui me démentiront.

J'ai été personnellement très sensible à la place que vous avez accordée dans votre oeuvre à l'histoire de la réhabilitation de la machine et de la mécanique; nul, je crois, ne l'a fait avec une telle vigueur, une telle clarté, une telle conviction. Je pense en particulier à votre ouvrage de 1962 *filosofi et le macchina: 1400-1700* (traduit en anglais, espagnol, polonais, japonais). Je pense aussi aux pages lumineuses qui s'y rapportent dans *La naissance de la science moderne en Europe*.

Parmi les grandes thèses que vous avez défendues, j'aimerais en citer trois, en m'attardant plus longuement sur la dernière.

Je suis convaincu, avez-vous écrit, «que *l'histoire* doit vraiment s'intéresser aux *images de la science*» (c'est-à-dire aux conceptions sur ce que la science est et doit être) que renferme la culture. Parce que c'est

à partir d'une image bien déterminée de la science que l'on définit souvent ses frontières, c'est-à-dire ces critères qui la distinguent de la magie, de la métaphysique ou de la religion. C'est ainsi que vous avez publié en 1977 aux éditions Riunti votre *Immagini della scienza*. Ou, du même point de vue mais sous une perspective différente, que vous nous avez donné votre *Francesco Bacone: dalla magia alla scienza* de 1957 (lui aussi traduit en plusieurs langues). Votre article introductoire à la *Storia delle Scienza moderna e contemporanea*, que j'évoquais plus haut, s'intitule d'ailleurs «L'Istituzione e le immagini della Scienza».

En deuxième lieu, il me plaît d'évoquer votre claire démonstration de ce que le continuisme n'est «qu'une médiocre philosophie de l'histoire superposée à l'histoire réelle». Il y a donc bien selon vous des révolutions scientifiques, mais il n'y a pas dans le passé de «stades monoparadigmatiques».

Enfin, à la différence de nombreux philosophes, vous avez su ne pas partager cette thèse de la «faillite de la science» dont la mode a été lancée au début du XXe siècle, et qui a fait tant de ravages. A cette thèse vous vous êtes opposé avec toute la force de votre conviction, avec tout le prestige de votre autorité. Permettez-moi à ce propos de profiter (un peu abusivement) de cette chaire pour un coup de coeur (mais je crois que c'est aussi un message que notre SPHN souhaite entendre et voir diffuser). Notre société a mal à sa science. La science traîne à ses basques, et contre elle, à l'instar de son associée la technique, toutes sortes d'absurdes préjugés. On admire les Pyramides et les machines de l'ancien temps et on dénigre *Voyager* ou *Hubble*, les voyages spatiaux, la génétique, la chimie et j'en passe.

Quelles sont les causes de cette désaffection? Il s'agit d'un phénomène sociologique difficile à cerner. Les préjugés et la méfiance que notre société développe à l'endroit de la science ont singulièrement monté dans la fin du XXe siècle, la constatation est banale. Une raison à cette condamnation, récente et déraisonnable, réside je crois, dans un mythe ancien, mais fortement revisité ces derniers temps, celui de la Nature. Une Nature généreuse, prodigue, branchée sur le bon, l'utile, face aux productions artificielles de l'homme, vouées, elles, aux gémonies. Flanquez le premier produit venu de l'étiquette arborant le slogan «naturel» c'est la ruée. Dites au contraire qu'il a été obtenu par le laboratoire XY, c'est la réprobation, la réserve. On l'oublie: si la Nature produite le miel, elle concocte aussi la ciguë ou l'amanite phalloïde et, tout pareil, la science synthétise le cyanure et produit l'électricité. Je sais bien, il est de bon ton de proclamer la vie d'autrefois, plus simple, meilleure. Essayez seulement de leur enlever la télécommande, juste pour voir! La science, il faut le dire sans cesse ni répit, la science est l'une des plus grandes créations dont l'humanité puisse se prévaloir, l'une des mieux fondées, des plus fécondes, des plus porteuses d'espoir. Bien sûr, il y a toujours moyen de détourner ses productions de l'usage qu'avaient en vue leurs créateurs, mais c'est vrai de chaque création. En attaquant la science, on se trompe de cible, on poursuit l'ombre et on laisse s'envoler la proie. On connaît des sociétés qui, lors d'un crime de sang, incriminent et condamnent le couteau lui-même, mais elles nous font sourire, on les traite d'archaïques. Ce mésusage n'est pas le fait des savants, il est celui des politiciens qui nous dirigent, que nous élisons et que nous défendons. C'est devenu pour nous autres, qui avons eu la chance de bénéficier de cette

formation scientifique une obligation, une oeuvre qui mérite tous nos soins en ces temps d'illettrisme scientifique, de défendre la science et la technique face à ce vent d'irrationalisme qui souffle, ce vent d'incompréhension amplifié à l'infini par les médias, ces montagnes de sottises véhiculées tous les jours par ces ondes électromagnétiques, qui sont précisément l'un des plus beaux fruits de la Physique. Il y a dans la science, dans sa rigueur, dans ses méthodes, dans l'imagination, dans la fantaisie qu'elle nécessite, dans la patience qu'elle requiert un exemple et un modèle, qui valent bien les prototypes venus d'Orient, et acceptés ici sans esprit critique, pris pour argent bel et bon sous le seul prétexte d'exotisme. Au risque de m'attirer des foudres, je dirai la chose dans un langage un peu musclé et imagé: le vrai responsable de nos misères c'est la bêtise humaine, cette bêtise dont Schiller disait qu'elle est seule à donner une image correcte de l'infini.

Mais revenons à un propos plus calme pour conclure. J'aimerais, au nom de la *Société de Physique et d'Histoire naturelle*, au nom des donateurs de ce prix, au nom aussi de tout ce que Genève compte d'amis de l'histoire des sciences, au nom enfin de tous mes camarades du colloque vous remercier pour votre oeuvre et pour nous honorer en acceptant la *Médaille Marc-Auguste Pictet* que nous vous remettons.